

« Pater noster qui es in coelis... »

« Ave Maria... »

VOCATION

Lorsque j'avais reçu cette lettre postée d'un lointain hameau de Haute-Savoie, je m'étais demandé qui diable je pouvais bien y connaître. La belle écriture ronde et surannée, un peu tremblée, était celle de la vieille sœur du guide R... qui avait dirigé, il y a bien longtemps, mes premiers pas en montagne ; puis l'âge, les enfants et les responsabilités étant venus, c'est à lui que je m'étais adressé pour m'emmener dans des courses que, faute de temps pour m'entraîner, je n'osais plus faire en tête de cordée.

S'autorisant des quelques visites que j'avais encore faites à mon vieux guide depuis qu'il avait pris sa retraite, la vieille dame m'annonçait qu'il était hospitalisé au Centre Léon-Bé- rard à Lyon, et que, si je le voulais bien, je lui ferais grand plaisir en allant le voir dans cet hôpital où il s'ennuyait sûre- ment à mourir, au sein de cette grande ville où il ne connaissait personne.

Je m'étais donc décidé, malgré ma répugnance, à aller affron- ter cette moderne gueule de l'Enfer qu'est un centre anticancé- reux. Le bâtiment ne semblait différer en rien des autres im- meubles en béton du quartier, notamment de la faculté de médecine toute proche ; pour- tant ma vision noire et angois- sée devait être la bonne puis- qu'on avait jugé bon de planter à l'entrée de la petite cour où tournait la noria des taxis et des ambulances un grand panneau annonçant la mise en route d'un chantier pour « la rénova- tion et l'humanisation » du Centre. A l'intérieur régnait

comme toujours cette odeur mi- formol mi-éther que je n'ai ja- mais pu supporter dans les hôpitaux, et surtout cette cha- leur que mon imagination s'em- pressa de comparer à celle d'une serre monstrueuse où l'on eût cultivé, sur les corps des hommes en guise d'incu- bateurs, les mortelles fleurs noires, pourrissantes et vénéneu- ses du cancer.

Mais dans sa chambre de huit, mon vieux guide et ses compa- gnons, à ma grande surprise, s'ils n'avaient pas été en py- jama, auraient pu passer pour des visiteurs, et la joie de mon vieil ami eut tôt fait de dissiper les nuages que je m'étais fabri- qués. Son énorme accent savoyard et ses exclamations (« Ah ben tiens ! »), sa surprise émue, la façon dont il prenait à témoin les autres malades en riant, finirent de me mettre à l'aise, et moi qui croyais avoir à faire une corvée, je me retrou- vais, souriant, enseveli sous un flot de paroles, en train de quémander les nouvelles du pays !

Je pris donc l'habitude de venir quelquefois, tard après mon travail (« l'humanisation » plutôt que mon appartenance au corps médical, j'espère). En dehors des heures de visite donc, nous profitions pleine- ment du calme d'un petit salon de lecture et de ses fauteuils profonds pour évoquer le bon vieux temps, et bien évidem- ment, la montagne. Une veil- leuse solitaire nous éclairait de sa douce lumière, la profonde nuit d'hiver nous entourait, et l'on aurait pu se croire, aux lointains soupirs et ronflements qui s'échappaient des cham- bres des malades comme de dortoirs, en quelque refuge des Alpes ; périodiquement, des gens passaient silencieusement dans les couloirs, malades, mé- decins, infirmières, telles ces cordées muettes qui, à des heures qu'un homme normal ne peut imaginer, se lèvent, et faisant le moins de bruit possi- ble, avec des gestes avarés, s'en vont se perdre dans la nuit, en route pour quelque haute muraille d'ombre. A mon compagnon que j'avais connu

un peu arrondi par la retraite, la maladie avait redonné la mai- greur du vieux coureur de l'Alpe qu'il était, et la fièvre qui faisait étinceler ses yeux bleus semblait celle qu'il aurait eue lors d'un de ces retours tardifs d'une course qu'il n'aurait pu s'empêcher de me raconter, dans l'excitation du moment, dans le réfectoire du refuge ou la cuisine de la gardienne, avant d'aller s'effondrer tout habillé sur un bat-flanc... Et certes j'en entendis, durant ces soirées mémorables, des récits de courses qui semblaient dater d'hier, tant les détails en étaient précis ; et en moi-même, sou- vent, pour les avoir faites aussi, je pouvais vérifier cette fantas- tique mémoire éidétique que nous a donnée la montagne. Mon vieux guide parlait, parlait, déroulant le fil des souvenirs, les yeux perdus au loin, fixant je ne sais trop quoi : sommet, pente, nuage, vol de choucas ?

Et ils étaient là, tous, répondant à l'appel impérieux, ouvrant l'horizon de la petite pièce, dans mon dos, au point qu'une



fois je me retournai : mais ce que mon compagnon fixait si intensément, c'était une vulgaire Vierge sulpicienne posée sur un petit socle. Il me souvint alors d'un détail qui m'avait toujours, sinon intrigué, du moins surpris chez ce guide somme toute bon vivant, et même assez paillard si j'en crois mes chastes oreilles d'adolescent d'autrefois.

Je l'avais vu, toujours très discrètement, poser quelque fleur cueillie dans les alpages aux pieds des Vierges qui habitaient encore, à cette époque, nombre d'humbles oratoires à la sortie des hameaux d'où nous partions. Bien plus, à la Dent du Géant, au Grépon, je l'avais vu répéter, avec une gaucherie touchante, le même geste. Questionné, il avait essayé de me faire croire que les fleurs avaient été déposées par les cordées précédentes. Mais au Petit Dru, lorsque je vis les fleurs posées sur la légère couche de grésil qu'avait répandue l'orage de la nuit, et qu'aucune trace de cordée ne souillait encore, il s'en tira en grommelant et en me disant qu'au lieu « d'herboriser », je ferais mieux de refaire mes anneaux et de descendre dans la brèche, parce que la remontée au Grand Dru par le Z, avec ce qui était tombé cette nuit, « ça n'allait pas être de la cueillette

de gentianes ! » Ce qui s'avéra rigoureusement, c'est le mot, exact...

Ce soir-là, en quittant l'hôpital, je me promis bien de lui reposer la question. Mais la série d'irradiations qu'il devait recevoir touchait à sa fin, et il repartit vers sa Haute-Savoie natale sans que je le revoie. Une ou deux lettres me parvinrent, et les remerciements de la sœur impotente, sous la forme d'une bouteille de vin de Marin et d'une odorante tomme tavelée d'orange comme une dalle de granite par le lichen. Puis ce fut le silence pendant quelques mois.

Jusqu'à une nouvelle lettre m'annonçant que chimiothérapie et chirurgie de la mâchoire allaient reprendre à Lyon, et que son têtù de frère allait débarquer en train au lieu de prendre l'ambulance. Je me rendis donc à la gare des Brotteaux où j'accueillis, après avoir hésité un instant à le reconnaître, une espèce de rescapé de Dachau ou Buchenwald flottant dans ses vêtements. Comme il n'avait pas d'horaire précis pour rentrer à l'hôpital, je crus, et peut-être était-ce vrai, lui faire plaisir en l'emmenant dans un haut lieu... de la gastronomie lyonnaise. Là, après s'être gargarisé de Catalgine, il attaqua

avec appétit son menu ; et puis soudain, peut-être avec une sauce un peu relevée, des gouttes de sueur se mirent à perler à ses tempes maigres, et je vis, sous la violence de la douleur, se remplir de larmes désespérées les grands yeux bleus et candides de celui qui, pendant que je défailtais presque sous l'onglée, remontait à mains nues et en jubilant le Z verglacé. Honteusement, je ne sus que plonger le nez dans mon assiette. Il ne mangea plus, nous abrégâmes, et vite je l'emmenai au Centre.

Là, ce fut le début du vrai cauchemar, mais ce n'est pas l'objet de ce récit. Il déclinait chaque jour et ne quittait plus qu'à grand-peine son lit. Sur sa table de chevet, il avait placé, à côté de quelques fleurs, une vieille photo en couleur prise au sommet du Grépon, sans doute envoyée par un client reconnaissant. On l'y voyait, déjà grisonnant, en train de lover la corde, debout à côté de la petite Vierge sur la statue de laquelle on pose le rappel. Et l'on distinguait bien les vieux anneaux de corde décolorés qui, comme le serpent qu'elle écrase de son pied nu, se tordaient sur le granite. Sur leurs boucles délavées, éclatantes malgré la petitesse de l'épreuve, on voyait distinctement quelques fleurs de rho-

dodendron qui devaient frémir au vent remontant de l'ombre de la face ouest.

Je n'y tins plus et cette fois j'osai enfin : « C'était bien vous, n'est-ce pas, qui montiez ces bouquets de fleurs pour les Vierges des sommets ? » Il ne nia plus et même sourit quand je lui rapportai l'incident de notre traversée des Drus. Il s'en souvenait parfaitement.

« Allons, aidez-moi à aller dans notre petit refuge de Tombe-Murée, là où les fauteuils sont moelleux, car ailleurs les os me transpercent la peau des fesses au bout de cinq minutes, tant je suis maigre. Je vous raconterai tout, damné curieux. De toute façon, maintenant, qu'on me croie ou non... »

Je l'installai le plus confortablement possible, et, dans le petit havre où nous avions passé en revue tant de bons souvenirs, j'entendis ce récit, le dernier :

« C'était un peu après la guerre. Je n'étais pas encore guide et y pensais à peine. J'étais jeune, et, malgré les restrictions, je courais la montagne sans arrêt, avec des compagnons quand j'en trouvais, mais le plus souvent encore, tout seul, ce qui, à l'époque, était fort mal vu. Aussi je choisisais d'ordinaire pour m'adonner à ce vice des sommets peu fréquentés. En cette fin d'été, j'étais presque aussi maigre que maintenant, tu vois, mais en grande forme. Je mourais d'envie d'aller au Grépon, mais aucun ami ne voulait m'y accompagner, soit qu'ils ne fussent pas libres (mais était-ce vrai ? la course à l'époque jouissait encore d'une bonne réputation), soit qu'ils n'en fussent pas capables. Je décidai donc d'y aller seul, le 15 août, pour être sûr de n'y rencontrer personne, car, tu le sais, ce jour-là, c'est la fête des guides à Chamonix, et aucun d'entre eux ne s'aviserait de la manquer.

Je montai donc la veille au Plan de l'Aiguille où je flânai dans les moraines. Le temps était superbe, s'appêtant à démentir, pour une fois, l'adage qui dit qu'il pleut toujours pour la fête des guides. J'allai un peu du côté de l'M pour poser mon bivouac et voir dans quel état se trouvait le glacier des Nantillons. Quelques cordées se hâtaient vers la vallée, guide en tête. Il n'y eut bientôt plus personne et je profitai à loisir du coucher de soleil.

Le lendemain, je ne me levai pas trop tôt, afin de bien voir

mon chemin sur le Rognon et le glacier d'une part, et de l'autre parce que je comptais monter par le C.P. et le haut de la voie Charlet, dont le rocher, en face ouest, serait bien assez froid comme ça. Et puis, tu le sais, seul, alors même qu'on a l'impression de flâner, on va toujours très vite. Malgré cela, lorsque j'atteignis le col des Nantillons, il était encore dans l'ombre, alors que, en pleine lumière par-dessus l'outremer des Périades, les Grandes Jorasses se hissaient bleues et blanches, couleur du manteau de la Vierge Marie dont on fête ce jour-là l'Assomption. Inutile de te dire que je ne fis le rapprochement avec les couleurs qu'exaltait ce matin virginal que bien plus tard.

Dans les premiers rochers je laissai le sac, les crampons, le piolet, et les brodequins, que je troquai contre une paire d'espadrilles (les chaussons d'escalade de l'époque), ne gardant sur le dos que la corde de rappel. Tu connais les premiers rochers jusqu'au C.P., ils sont faciles et c'est un agréable échauffement. J'étais très à l'aise, heureux de ma solitude ; dans tout le cirque, je n'avais repéré qu'une cordée dans les rochers des Grands Charmoz. La journée était idéale, et je gravissais une cime parfaite (du moins telle était-elle proclamée en ce temps-là, et nous y croyions ; maintenant...). En me jouant, je m'en souviens, je me laissai descendre à bout de bras dans la brèche du C.P., remontai la fine arête du bloc coïncé sur ses merveilleux grâtons, trouvai la prise qui permet de traverser à gauche pour rejoindre la dalle fracturée que j'eus vite remontée. A son sommet, je faillis monter à la brèche Balfour où, tentant, jouait le soleil, pour finir par la fissure Knubel. Mais je résistai, me gardant ce passage pour le jour où j'arriverai par le versant Mer de Glace, qui était un autre projet de rêve.

Du haut de la dalle fracturée, tu connais, on traverse un peu et on redescend dans la face ouest d'une ou deux longueurs de corde (c'est le haut de la grande vire oblique supérieure), dans des blocs faciles et un peu

enneigés, jusqu'au pied de la fissure Charlet. Elle était loin d'être aussi malcommode que le bonhomme, tous les guides te le diront. Je m'étais habitué au froid et, ce « mauvais pas » derrière moi, j'allais enchaîner tout guilleret avec, tu sais, cette espèce de jouissance que procure la certitude absolue de dominer son sujet, lorsque le vent m'apporta, cueillie au fond de la vallée, une bouffée de musique : le carillon joyeux de la sortie de la grand-messe. Je me retournai : loin en bas, au plein soleil depuis longtemps, la fête allait bientôt battre son plein. J'eus une pensée pour ma mère qui se désolait de me voir manquer la messe dominicale pour courir la montagne et pour les guides qui devaient être en train de faire bénir, superstitieusement pensais-je, leurs cordes et leurs piolets. Levant les yeux sur l'écaille qui suivait, je me sentis un peu confus lorsque je vis, penchée sur moi de la plate-forme du sommet, la Vierge qui me regardait grimper vers elle, son bon visage me souriant. Mais ses mains ne se tendaient pas pour m'accueillir, elles étaient croisées devant elle, et elle regardait, enfin, la petite statue déposée par les guides, le fond de la vallée où son bon peuple chantait ses louanges et se réjouissait au souvenir de son enlèvement au ciel par les anges. Son regard, je le compris alors, passait seulement par-dessus moi, sans me voir, créant que j'étais !

Une angoisse me noua la poitrine, et soudain je réalisai ma situation accroché en plein ciel à mon écaille, 500 mètres peut-être au-dessus du glacier, si loin de mes frères les hommes, esclave d'un jeu ô combien inutile sur le rocher dur, froid, et stérile... Heureusement me revint en tête la légende du jongleur de Notre-Dame rapportée dans quelques-uns des trente mille vers de ses *Miracles Notre-Dame* par Dom Gauthier Coincy. N'ouvre pas ces yeux tout ronds sur mon érudition ; cela, tu l'imagines bien, je l'ai appris depuis ! En fait, à l'époque, je ne me souvenais que d'un pieux récit lu dans un recueil de contes et légendes reçu, à huit ans, un jour de Pâques, de ma vieille bigote de

tante Lulu. C'est l'histoire de Jean le Jongleur qu'un abbé avait vertement réprimandé pour les chansons grivoises dont il amusait le petit peuple à la sortie de la grand-messe de la Fête-Dieu. Le pauvre bateleur s'était soudain senti bien misérable et avait demandé au prieur de l'admettre au monastère en pénitence : « Point ne sais le latin et bon à rien ne suis qu'à jongleries, mais j'ai bons bras et puis aider à durs travaux. » Le prieur avait pardonné et le baladin était devenu frère Jean pour la communauté et aidait frère Boniface à la cuisine. Il s'ennuyait bien un peu quelquefois de ses vastes errances de foire à villages, et de villages à châteaux, mais surtout, il se désolait, ignorant qu'il était, ne sachant ni lire ni écrire, de ne pouvoir honorer la Vierge en bon latin, tant et si bien qu'au petit matin d'un jour de l'Assomption, il résolut de lui rendre hommage à sa façon : il astiqua ses boules de cuivre, revêtit son plus bel habit de fou à grelots, et s'en alla en catimini dans le chœur, devant la grande statue de Notre-Dame, déjà toute parée de fleurs en prévision de la fête. Il fit sa prière en langue vulgaire comme il savait, puis saisissant ses boules, il commença de les lancer en l'air, jusqu'à ce qu'elles dessinent un grand cercle d'or dans la lumière d'azur et de gueules, comme disent les blasons, qui, le jour s'étant levé, tombait des vitraux ; ce faisant, il s'accompagnait en chantant tout ce qu'il savait de noëls et de ballades au doux Jésus, multipliant dans le carillon des grelots les tours les plus adroits. Tant et si bien qu'à la fin, alertés par tout ce bruit, les moines, le prieur fulminant à leur tête, firent irruption dans la nef et se saisirent sans ménagement du sacrilège. Les dernières boules roulaient encore sur le dallage sonore que notre moine-acrobate était immobilisé, les bras tordus dans le dos, par deux solides frères lais. Le prieur s'étouffait de rage à chercher les mots pour flétrir l'infâme ; les moines attendaient pour le moins que la foudre tombât sur le profanateur, ou que la terre, en une juste fureur, l'engloutît ; Boniface, qui aimait bien Jean, enchaînait machinalement et à toute vitesse des *Pater* et des *Ave* aux pieds de la statue de la Vierge offensée. Soudain, il poussa un grand cri : « Regardez la Sainte Vierge, miracle ! » Tous tombèrent à genoux ; la statue s'était animée soudain et avec une indicible douceur elle souriait au frère Jean, lui disant



d'une voix plus céleste que celle du plus pur registre de l'orgue : « Jean le Jongleur, mon fils, tu Nous as bien divertis Mon Fils et Moi, par tes tours et tes jongleries et je t'en remercie. Va en paix, et que ton âme soit toujours aussi claire que celle d'un enfant. » Elle se tut et reprit sa raideur de pierre, tandis que dans le chœur retentissait le plain-chant harmonieux des anges invisibles. La fête de l'Assomption, ce jour-là, avait dû être d'une ferveur bien plus grande que celle qui se déroulait en ce moment à Chamonix !

★ pompées

Sur ma petite plate-forme, me remémorant tout ceci, je me dis que ma joie de grimper ne pouvait être impure, et que moi aussi, à ma manière, je chantais louange, et que ce jour-là, quelque hérétique que cela parut, l'escalade serait ma prière. Je repartis donc tout guilleret, toute angoisse évanouie, vers le haut, enchaînant aussi parfaitement qu'avant, et même mieux, car dédicatoires, les gestes harmonieux de notre art. La dülfer me parut simple et je souriais à la petite figure d'aluminium que je voyais tout là-haut se pencher sur le vide, à côté de la grosse dalle qui chapeaute, comme le béret de Charlet, le sommet du Grépon. L'allégresse me porta par-dessus le dernier passage difficile, le surplomb qui défend l'accès à l'arête sommitale, et je me retrouvai en plein éblouisse-

ment de soleil, au débouché de la « Vire à bicyclette » : un coup d'œil aux dalles brûlantes du versant Mer de Glace, et je me ruai par l'extérieur jusqu'au pied de la fissure en Z, sous le bloc du sommet. Il restait quelques mètres, et je pouvais voir distinctement tous les traits du visage de la statue. Je franchis le surplomb de départ, me jetai en riant sur les bonnes grosses pustules qui émergent de la dalle de granite que raye la fissure, ces espèces de ~~pustules~~ ^{rosures} inchangées que Mummery lui-même a saisies d'un geste semblable... et l'une d'elles cassa net !

Toute ma vie j'ai revu cet instant : la surprise seulement, et puis tout l'espace immobilisé autour de moi, le rocher qui s'est déjà un peu éloigné, aspiré par le haut, ma face incrédule tournée vers le ciel si bleu, mon dos qui repose sur le moelleux coussin du vide, à jamais, dirait-on, mon cri : « Sainte Vierge ! » et, tout proche encore, le sourire inefable de la statue, qui grandit, grandit, tend le bras et m'attrape par le col de ma veste, me plaque contre la dalle et me murmure à l'oreille : « Si l'escalade est ta prière, si la montagne est ta joie, mon fils partage tout cela, pour l'amour de Moi : sois guide ! »

Longtemps, je suis resté étendu, les bras en croix, sur la

plate-forme du sommet (comment m'y suis-je rétabli, je n'en sais toujours rien), les yeux dans l'azur, la tête posée sur les anneaux de corde, la joue contre l'aluminium glacé de la statue. Je crois que j'entendais la musique des anges, à moins que ce ne fussent les impudents choucas qui s'asssemblaient au-dessus de moi, enfin, je ne sais plus... C'est la cordée qui venait des Grands Charmoz, par la Mummery, qui m'a réveillé et ramené, tel un zombie, dans la vallée... L'été suivant, je commençais la course au guide. »

Il se tut un long moment, et je n'osais rien dire, essayant moi aussi de capter quelque lointain écho de la musique des anges qui semblait emplir la pièce.

« La dernière fois que je suis allé au Grépon, reprit-il, il y a sept ou huit ans (c'est là qu'a été prise la photo que tu as vue sur ma table de nuit), j'ai encore vu, bien qu'elle commençât à se patiner, la tache plus claire que faisait l'emplacement de la prise cassée, deux mètres sous le sommet... »

16 mai 1985,
jour de l'Ascension

C'est le 27 juin 1927 qu'a été posée sur le sommet du Grépon (3 482 m), une statue de la Vierge, en aluminium, métal léger, mais pesant tout de même 44 kg et d'une hauteur de 1,20 m.